

LES FRONTIÈRES INVISIBLES



OLIVIER ROULIN

Olivier Roulin

Les Frontières Invisibles

© Olivier Roulin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5126-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un Jour, un An, Une Vie

— *Et il y aura quoi au bout ? dit le premier en frissonnant.*

— *Au bout ? Il n'y a rien... asséna, le second, le regard tendu vers le lointain. Il n'y a pas de point final. L'important n'est pas le but à atteindre, mais le chemin que tu parcoures pour y parvenir...*

(Extrait de « Loch Ness » de Lino Rivouleri)

JOSE MADRIA

La plage

Depuis peu, il faisait nuit. Le rivage était désertique. On avait l'impression d'être seuls sur cette plage sans fin. Avec Cyprien, mon « frère » d'infortune, on attendait. L'attente est ma maîtresse depuis trop longtemps. On était là à attendre. Mais attendre quoi ? C'est fou ce que la contemplation du néant, de la nuit dont ses noirceurs s'affalent tel rideau opaque sur les rares vagues qui parviennent à mouiller le rivage, peut procurer comme sensation. Le vent montait et faisait danser les grains de sable au-dessus de nos têtes et dans nos cheveux. Les timides bourrasques chaudes sifflaient dans les fourrés à chaque passage. La nuit nous éteignait progressivement. Pourtant, le souffle semblait s'accompagner d'un murmure grave et angoissant, comme une alerte qui voulait nous dire : « Attention, il n'y a rien de bien qui va vous arriver si vous restez ici ! ».

Moi, la mer, je ne l'avais jamais vue. Je suis né à peu près à cent ou cent vingt kilomètres, d'une plage, à l'est. Et dire que je ne sais même pas à quelle distance j'ai grandi d'un bassin ressemblant à celui dans lequel j'vais peut-être y rester. Enfin, ce n'est pas le même bassin. À côté de chez moi, c'est l'océan. Mais dans mon village, chez les miens, on ne barbote pas. Que ce soit l'océan ou la mer, pour nous c'est pareil, et l'eau c'est dangereux. Point. Certains se dévouent malgré tout pour aller y chercher à manger. Mais à leurs risques et périls. On les embrasse fort à chaque départ. Et on les remercie d'une fête, à grand renfort de chants et danses, à chaque retour surtout s'il est poissonneux. Beaucoup sont devenus des légendes, rapport à leurs disparitions.

Après avoir pris mon sac, avec Cyprien, on a filé tout droit, vers le nord, pendant vingt, vingt-cinq jours, sans relâche, du matin au soir. On a marché comme on est partis, sans trop se poser de questions. Dans la vie, plus on s'interroge, trop on s'interroge. Le monde est plein de gens qui sont encore en train de se demander s'ils ont bien raison de faire ou ne pas faire tel ou tel truc. Alors on s'est dit qu'on agirait d'abord !

On a marché l'un devant l'autre, à tour de rôle. Puis l'un à côté de l'autre. Quoique fatigué, le pas était néanmoins pressé et léger, car assuré de la réussite. Pas une balade entre amis. Non, on a marché avec rythme et méthode. L'instructeur militaire qu'on a refusé d'avoir aurait été fier de nous !

Un beau jour, mon brave Cyprien me dit : « *Tu te rends compte qu'on a déjà franchi plusieurs frontières ?* ». Attention, il avait bien dit « *des frontières* » ! J'ai cru qu'il rigolait. Le problème avec Cyprien c'est que je n'ai jamais su s'il riait, comme lorsqu'il encourageait mollement des amateurs de Khat vautrés à se bouger, ou s'il se pensait obligé de déblatérer des propos positifs pour le bien commun.

Pourtant, Cyprien devait tout de même avoir raison, car au bout d'un moment, montagne après désert, désert après savane, nous pénétrions timidement, sans nous faire remarquer, dans des rues, de plus en plus grandes et qui formaient maintenant des villes de plus en plus importantes avec des gens de moins en moins... comme nous quoi.

En fait, je savais qu'il avait raison tout comme je savais que la probabilité de ne pas se faire remarquer se réduisait autant que nous tentions de nous ratatiner dans les extérieurs hostiles afin de ne pas être visibles aux yeux de tous. Invisibles dans le paysage et surtout pour les autorités.

Mais plus Cyprien me disait : « *On y est José ! On l'a fait !* », et plus je me disais que les quelques kilomètres qui nous séparaient du port me faisaient penser à ceux qui séparaient la mer de mon village. Il y a des distances plus infranchissables que d'autres. En près de quatre semaines, à force de marche, de courses, de trains (avec ou sans billet), de transit sur le toit d'un bus — qui me fera comprendre que dans certains pays on ne s'inquiète pas trop du surpoids des moyens de transport — on avait avalé des reliefs aussi variés que les cultures qui y florissaient. Je ne parvenais pas à évaluer le nombre de foulées qu'on avait déjà pu réaliser. Cyprien me parlait de « milliers » de kilomètres parcourus. Des centaines, des milliers ou des millions... Toutes ces considérations paraissent tellement floues et dérisoires lorsque l'on a des cors aux pieds et des tendons douloureux.

Après un énième lever du jour, Cyprien me souffla sa maxime favorite, alors qu'à plat ventre on devinait le port : « *On y est José !* ». Le vacarme de la marine marchande nous parvenait aux oreilles. Mais malgré cela, je ne pouvais m'empêcher de penser que les deux ou trois bornes qui nous séparaient du bateau idéalisé, qui nous emmènerait vers notre eldorado, possédaient un grillage invisible. Ou plutôt humain. Une barrière vivante qui, elle, ne voudrait pas nous laisser passer. On s'est rapprochés et cachés derrière des caisses en bois ou des camions à l'arrêt. J'essayais d'entrevoir lequel de ces paquebots géants partait pour l'Europe. J'y connais rien en bateau. Et Cyprien, pas plus. Alors, savoir

lequel fait quoi et va où...

Les jours passèrent. Il nous fallait rester vigilants, ne pas être vus. Il n'est pas utile d'être dans les petits papiers d'un devin pour savoir que la présence de deux gus, dans notre genre, proches d'une zone portuaire, n'est pas souhaitée par les gens du coin. La veille, Cyprien est parti nous trouver à manger. J'ai prié pour qu'il fasse ce qui avait été convenu, et qu'il ne se fasse pas remarquer. Il m'avait prouvé depuis notre grand départ qu'il n'avait pas son pareil pour dénicher de la nourriture sans montrer sa bobine. Comment faisait-il ? Chut. Un magicien ne révèle pas ses tours. Le lendemain, la surveillance pût reprendre, le ventre plein et les boyaux enfin muets.

Quel bateau ou quel cargo, ou je ne sais quoi d'autre, partirait pour l'Europe ? Le questionnement devenait presque un jeu pour nous. Un jeu sans gagnant ni perdant. En définitive ni lui ni moi ne savions où allaient ces navires. Le jeu ne dura malheureusement pas. Une camionnette, type fourgon militaire, s'arrêta, nerveusement, près de nous. Le bruit des freins usés me perça les tympans.

Des militaires me saisirent par les vêtements qu'ils déchirèrent. Nous fûmes arrêtés, frappés, enfermés, frappés, embarqués de nuit dans un camion puant, et bien sûr surpeuplé, avant d'être jetés et abandonnés au milieu de rien (mais après avoir été frappés une dernière fois pour la route !). Même si je n'ai pas eu l'occasion de voir le trajet, à cause des épaules et des bustes qui me bouffaient toute la visibilité, je suis certain qu'il n'y avait pas de panneau « décharge », malgré la façon dont ils nous ont déversés ici.

Après le départ en trombe du fourgon militaire, la tête endolorie, un bourdonnement dans les oreilles, rapport aux coups de bâtons concurrençant l'expression « frotter les oreilles », et après avoir réussi à parer à mes saignements de nez, une odeur a commencé à m'agacer les narines encore fragiles. Je voyais certains de ceux qui étaient quelques minutes plus tôt très proches de moi dans la camionnette, dansant et riant. Je les voyais mieux, de plus loin, maintenant qu'on avait été rejetés sur la plage. Comme quoi, de trop près on ne voit pas très bien. J'entendais des mots que je ne comprenais pas. C'est quoi ce langage ? Et d'ailleurs, y'avait combien de langues différentes ?

D'autres, plus apeurés, ne se perdaient pas en vociférations. Le regard brouillé, ils inspectaient tout avant de s'agenouiller, avant de se ratatiner vers le sol. Mon Dieu, il y avait ici combien d'enfants ? Cinq, huit, douze ? J'ai peut-être un problème avec les chiffres. Je n'arrivais pas à dénombrer les âmes

perdues de cette plage, car les uns allaient de gauche à droite pendant que les autres couraient et disparaissaient hors de ma vue. Toujours est-il qu'on était très nombreux. Il y avait plusieurs familles. Ils avaient de la chance, car comme il commençait à faire froid, à la descente du soleil sur les vagues, ils pouvaient se serrer les uns contre les autres. Avec Cyprien, on s'est réchauffé un côté du corps. Comme des siamois soudés aux épaules, on restait là, assis, torses et côtes serrés. Il n'y avait pas de gêne avec Cyprien. On se connaissait depuis qu'on était gosses. Mais bon, on n'allait pas non plus se prendre dans les bras. C'était bien ma veine de m'être fait choper en pleine journée, le soleil au zénith, et vêtu de ma pauvre chemisette kaki arrachée aux épaules. Le froid. Incontournable. Indéfinissable. Ce que je peux dire c'est qu'on était gelés. Et les premières lueurs du jour firent descendre encore plus ce thermomètre invisible.

Un homme débarqua, comme par hasard, dix minutes ou un quart d'heure après le lever du jour. L'homme était agressif et mauvais. Je ne comprenais pas ce qu'il disait. Mais pas besoin de traducteur pour comprendre qu'il nous prenait pour de la merde. Il secouait et fouillait les gens et semblait, en même temps, faire comme une sélection. Dans les bienfaits des voyages, il y a l'approfondissement des connaissances. Je commençais donc à comprendre la tonalité de certaines discussions en arabe et j'ai eu l'impression d'entendre les insultes punctuer chacun de ses gestes.

Ce n'est que par la suite que j'ai remarqué d'autres gars comme lui. Derrière nous. L'un d'eux, qui entre temps s'était activé, s'est positionné face à un Cyprien sans salive. Kalachnikov en bandoulière, je me suis dit qu'à la différence du précédent, très énervé, lui ne souffrirait pas la moindre contrariété.

Le pauvre Cyprien. Pour lui l'eldorado c'était juste avaler des kilomètres. Et, à cet instant précis où l'on sent qu'à défaut de vulgarité l'opposant anonyme peut cracher des douilles chargées, mon Cyprien avait du mal à déglutir. Il n'avait pas envisagé tout ça. Enfin, on ne lui en avait pas parlé avant de faire son paquetage ! Bref, l'énervé était devant Cyprien. Il lui faisait les poches. Il n'avait pas l'air content de ce qu'il avait trouvé jusqu'alors. Il poussa Cyprien vers les vagues. À mon tour. L'énervé me bredouilla un truc dans un essaim de postillons. Il me rejoua la scène de mon ami, et me voilà moi aussi les pieds mouillés.

— « On vient de se faire prendre tout ce qu'on avait José ! me dit alors Cyprien, la gorge nouée et la voix tremblante. Pour les Anglais, ça va être compliqué... »

L'énervé a passé en revue tous les perdus de la plage. Je ne sais pas de combien d'argent ils disposaient ceux qui étaient là, mais quasiment la totalité s'est retrouvée avec les chevilles baignées d'une eau encore fraîche. Les énervés-voleurs laissèrent seulement huit personnes vers les arbres. Certains de ces pauvres bougres semblaient connaître des gens de notre groupe, car ils s'interpellaient avec des pleurs et des cris. Franchement, je ne savais pas à quoi rimait ce tri. Mais je ne savais pas, non plus, si c'était mieux d'être ici avec Cyprien ou en face avec les huit autres.

L'énervé en chef hurla un truc et deux autres partirent rapidement vers le bosquet. Ils se mirent à crier. J'avais l'impression qu'un monstre somnolait de l'autre côté, à l'abri des regards. Et que ces salauds comptaient libérer la bête pour qu'elle se sustente de nos pauvres corps secs. Un autre exécutant armé vint vers notre groupe et en extirpa cinq personnes qu'il dirigea vers le bosquet de plus en plus sombre. Voilà l'apéro. Machinalement, j'ai détourné le regard, au loin, vers l'ouest.

— « Putain, on était si proches du port. »

Crac. Comme un tronc d'arbre mité qu'on coupait en deux. Les deux énervés et les cinq poissards dévalèrent dans un brouhaha la petite colline de sable après les arbustes avec un grand canot en bois. Si l'idée était de mettre ce machin sur l'eau, il aurait été préférable de ne pas le faire glisser sur la plage caillouteuse. Un galet un peu trop acéré, et hop, notre tronc d'arbre habité d'insectes y laissait un peu de lui. D'ailleurs, il valait mieux ne pas tester les compétences de ce bidule sur la mer, d'huile ou non.

À peine posé sur l'eau, les énervés nous pressèrent d'y monter. Avec Cyprien, on a compris qu'ils allaient nous faire partir. L'oscillateur émotionnel était à son maximum entre contentement d'une fin à cette péripétie inattendue et crainte sur ce que nous réserverait ce bout de bois flottant. Mon ami n'avait plus froid, ce qui ne l'empêcha pas de trembler en me disant :

— « Ils font quoi là, ils veulent qu'on monte tous dedans ? Mais on est trop nombreux !

— C'est peut-être pour ça qu'ils ont fait une sélection. Pour qu'on soit le nombre qu'il faut... peut-être ? ... » Dis-je, mais sans y croire.

Tous les adultes étaient assis et les enfants debout. Les énervés maintenaient le canot — qui paraissait moins grand maintenant — contre la force des vagues, mer protectrice voulant garder ses matelots au port avant la tempête. Un bateau